

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maurice de LAVALLAZ

Sous la pierre du sépulcre

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1919, tome 18, p. 84-86

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Sous la pierre du sépulcre ¹

« *Requiescat in pace... !* »

Les derniers accords des orgues se sont tus, les moines murmurent encore une prière, la foule s'écoule lentement ; tout est dit, et celui qui gît sur le catafalque, sous le drap noir fané, semé de larmes de faux argent, a terminé sa fonction d'homme. Il va quitter le monde des vivants, drapé dans sa soutane et son surplis, les bras croisés sous son camail de laine rouge.

« Qu'il repose en paix ! »

Un frère fit le tour de l'église et ferma les portes, tandis que les novices et quelques ouvriers démontaient l'échafaudage de planches sur lequel était juché le cercueil que l'on déposa sur le sol. Le père sacristain chuchotait des ordres à voix basse et le travail se faisait lentement avec des bruits qui bondissaient sous toutes les voûtes ; la pierre tombale apparut, un peu plus grande, mais semblable à chacune des autres, sans inscription, avec sa bordure de ciment mal étendu, une petite croix tréflée gravée au milieu.

En deux coups de marteau, la lourde dalle fut descellée, un manoeuvre la souleva avec une barre de fer, d'autres la saisirent, la firent rouler de côté sur des rondins de bois ; le trou s'ouvrit, béant, noir, exhalant une odeur crue de cave, un relent de moisissure, et sur le bord, les premières marches d'un escalier qui s'enfonçait dans l'obscurité vers le séjour sombre des morts.

Moines et laïques s'étaient arrêtés dans leur travail et regardaient l'ouverture, le seuil de l'éternité, lorsque l'ecclésiastique, qui venait d'éteindre les cierges du maître-autel, s'approcha, portant deux candélabres allumés ; et la descente commença à tâtons sur l'escalier glissant,

(1) Il n'est pas nécessaire de prévenir le lecteur que la donnée de ce récit est purement fictive.

frôlant les murs humides et gris où la lueur tremblante des bougies agitait des ombres bizarres.

Le cortège funèbre atteignit le sol du caveau, et ceux qui tenaient les lumières les élevèrent à la hauteur de leur tête, éclairant le fond de la crypte carrée. Des planches vermoulues la divisaient en trois compartiments, continuant même après la vie la hiérarchie sacrée, les abbés, les pères et les novices.

Il a été donné à bien peu de gens de constater d'aussi près le peu de place que tient un homme, car le cimetière respecte en quelque sorte la personnalité ; le tertre vous rappelle aux vivants, la croix détermine votre qualité de chrétien, le monument perpétue votre nom. Ici, toute personnalité disparaît ; ceux qui sont morts depuis des siècles voisinent avec celui que l'on vient d'apporter, en un remblais de plâtre gris où percent çà et là des os et des lambeaux d'étoffe brûlée, en un gravat, comme il s'en trouve sur le sol de toutes les vieilles caves. Tout ce qui fut la pensée, la vie, les vertus ou les travers du monastère de temps immémorial, gît là dans ces quelques pelletées de boue sèche : «...Vous retournerez en poussière ».

La bière fut ouverte, on en sortit le mort rigide, la face pâle, salie par la barbe qui avait poussé quand même, la bouche entr'ouverte, montrant une rangée de dents jaunes et tordues entre des lèvres violettes au coin desquelles sourdait un filet de bave qui du menton lui coulait dans le col. On le déposa à l'endroit où le monceau de débris s'affaissait, à côté du dernier confrère défunt.

Pieusement, les moines lui voilèrent la face en relevant le camail.

Les ouvriers couvrirent le cadavre de chaux, la répandirent avec leurs truilles sur toutes les parties du corps et, lorsqu'il eut complètement disparu sous l'épaisse couche blanche, versèrent l'eau.

La funèbre tâche terminée, les fossoyeurs se retirèrent, emportant l'unique cercueil du couvent, vers le jour et la vie ; la dalle reprit sa place avec un bruit sourd, le

ciment coula dans les rainures, le silence se fit dans l'église déserte, et sous de sol du chœur la chaux fusait, éclatait avec de petits sifflements.

Soudain, il se produisit, dans le silence de la tombe, une chose épouvantable. Oh ! personne n'a jamais vu et ne verra rien de semblable. Seuls les vieux crânes qui ricanent sous leur masque de gypse en furent témoins ; mais je puis bien dire que cela dut se passer ainsi.

Les débris roulèrent de tous côtés, l'entassement de morts vacilla et le moine que l'on venait d'étendre, dans un sursaut, roula sur des ossements épars, les mains et les pieds nus brûlés, gémissant de douleur, cherchant, pour comprendre, la divine lumière.

Il voulut se lever, retomba, trop faible pour marcher. Alors, il rampa, cognant sa tête chauve contre les murailles, jusques à l'escalier ; lentement, il grimpa, laissant sur les marches une traînée blanche de lait de chaux. Au sommet, son front heurta la dalle ; il appela, et c'est à peine s'il s'entendit lui-même ; la mort vint, la vraie mort, celle qui vous prend pour toujours.

Comprit-il l'horreur de sa situation, son agonie durât-elle des heures, ou quelques minutes ? jamais personne ne le saura.

Ses forces l'abandonnèrent, puis il glissa, redescendit les pieds en avant, à plat ventre, la tête bondissant sur les marches, comme une balle, jusques au fond ; dans un dernier spasme, il se raidit et rendit l'âme.

A quelque temps de là, un père étant mort, ceux qui furent chargés de le mettre au tombeau découvrirent, fort étonnés, à l'entrée du souterrain un cadavre décomposé encore couvert de vêtements pourris. Ce cas n'étant pas prévu par la règle du couvent, ils se contentèrent de le déposer à côté du nouveau venu, et l'on employa cette fois-là un peu plus de chaux qu'il n'était prescrit.

M. de LAVALLAZ